

Introduction : en finir avec l'essentialisme en linguistique...

PIERRE FRATH
Université de Reims Champagne-Ardenne
pierre.frath@univ-reims.fr

Res per nomen

Les articles publiés dans ce supplément à la *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur* ont fait l'objet de communications lors du 1^{er} Colloque *Res per Nomen*¹ qui s'est tenu à l'Université de Reims Champagne-Ardenne en mai 2007². Ils ont été sélectionnés ici parce qu'ils développent, chacun à sa manière, des points de vue sur la langue parfois en rupture avec les doctrines dominantes depuis quelques décennies, à savoir le logicisme et le cognitivisme. L'article de **G. Kleiber** s'inscrit en faux contre une certaine vision iconique et cognitiviste de la construction d'unités phraséologiques telles que *faire un canard*, très présente dans la pensée sémantique actuelle en France. Il propose une conception dénominative et référentielle plus à même, nous semble-t-il, de rendre compte de notre usage de la langue. Cette conception est partagée par les auteurs des trois articles suivants, **P. Frath**, **C. Gledhill** et **P. Blumenthal**, qui s'appuient sur l'observation de corpus électroniques pour formuler des généralisations qui jettent une lumière nouvelle sur des phénomènes de phraséologie et de lexico-grammaire bien connus. Mais le recours à la référence dans l'explication linguistique ne va pas sans difficultés, le terrain étant fort miné, et depuis longtemps. **F. Rastier** pointe fort justement les dérives métaphysiques d'une conception de la référence héritée de la tradition analytique. Enfin, l'article de **J. Longhi** est très intéressant en ce que l'école qu'il représente, celle de la Théorie des Formes Sémantiques, exprime haut et fort une grande insatisfaction quant au logicisme et au cognitivisme. Tout cela pourrait être le signe, espérons-le, d'un renouveau dont notre discipline a bien besoin.

La quête de la substance

Le temps est en effet révolu, où la linguistique était perçue comme centrale dans les Sciences Humaines. Les causes de cette perte d'intérêt pour notre discipline sont sans doute nombreuses, mais une des raisons est peut-être l'impasse théorique dans laquelle nous nous trouvons, sans même, bien souvent, nous en rendre

1. Le second aura lieu en mai 2009 à Reims. Voir le site <http://www.res-per-nomen.org>
2. D'autres communications de ce colloque seront rassemblées et publiées en 2008 par les Editions et Presses Universitaires de Reims, sous le titre *Le point sur la référence en langue / Taking stock of reference in language*.

compte. La linguistique campe trop souvent sur des positions philosophiques d'un autre âge, celui du siècle de Descartes, abandonnées depuis longtemps par d'autres sciences humaines. Trop de travaux consistent à rechercher la substance de la langue : les mots contiendraient de quelque manière des concepts, des représentations, des instructions, des contraintes, des rôles, des sèmes, et d'autres attributs de ce type, qui seraient gouvernés par des lois syntagmatiques, syntaxiques, logiques, sémantiques, pragmatiques, etc., que l'on doit pouvoir formuler. Il y aurait ainsi un *code* derrière la langue qu'il s'agirait de percer, une *essence* du langage que l'on devrait pouvoir atteindre. Le linguiste considère alors que son travail est d'identifier les *principes* qui permettent certains usages et en interdisent d'autres. On obtient ainsi une description à la 3^e personne de mécanismes déclenchés par la substance intrinsèque de la langue, ce qui mène inéluctablement au dualisme.

Prenons le cas du verbe *commencer* dans le lexique génératif de Pustejovsky³. Il est décrit dans un formalisme algébrique, dont nous retenons ici qu'il porte normalement sur un verbe : on peut commencer à *lire*, à *travailler*, à *peindre*, etc. Mais on peut aussi commencer un *livre*, un *travail*, une *peinture*, et ce verbe porte alors sur des *noms*, par ailleurs décrits dans une structure dite *qualia*, qui possède quatre rôles (*constitutif*, *formel*, *agentif*, *télique*). Si l'un des rôles contient le fait que le nom en question exprime un processus, alors se déclenche un principe, dit de *coercition de type*, qui transforme le nom en procédure, par métonymie. C'est le cas de *livre*, qui peut être lu ou écrit (rôles *télique* ou *agentif*, respectivement). Admettons donc que nous entendions la phrase *elle a commencé un livre*. Notre cerveau commence par appliquer la règle générale, qui veut que *commencer* porte sur un verbe. Mais il s'agit d'un nom, et alors la compréhension pourrait être bloquée. *Quelque chose* se rend alors compte qu'il y a une solution, la coercition de type, qui transforme *livre* en procédure. Ce principe s'applique alors, et la phrase est comprise. Il y aurait ainsi une sorte de surveillant qui contrôlerait les processus mentaux, et les corrigerait le cas échéant. Le dualisme de cette conception est flagrant. Les processus et les règles devant nécessairement être déclenchés, l'explication mécanique repose intrinsèquement sur l'hypothèse d'un homoncule cartésien aux commandes du cerveau, ce que Gilbert Ryle appelait le fantôme dans la machine⁴.

Le cerveau est ainsi le siège de processus qui sont la cause de l'activité langagière. Une sorte de monde parallèle intérieur accompagne les stimuli linguistiques extérieurs, et il est la cause de leur compréhension. Des « principes » permettent de rétablir le parallélisme s'il est un instant contrarié. S'ils n'y parviennent pas, alors le sens n'émerge pas. Un mot se comprend par activation de ses contenus conceptuels, et une phrase par activation des concepts de ses constituants

3. Pustejovsky James (1993) : « Type Coercion and Lexical Selection ». In *Semantics and the Lexicon*. J. Pustejovsky, ed., Kluwer Academic Publishers. Dordrecht. Pustejovsky James (1995) : « Linguistic Constraints on Type Coercion ». In *Computational Lexical Semantics* Patrick Saint-Dizier & Evelyne Viegas, eds. Studies in NLP. Cambridge University Press.
4. Ryle Gilbert (1949) : *The Concept of Mind*, Hutchison, Londres.

lexicaux, c'est-à-dire des regroupements de sèmes et des règles de composition. Si le cerveau ne possède pas le concept du mot, alors il ne le comprend pas. Et s'il le possède, c'est qu'il y a été construit à partir de constituants de base, de primitives linguistiques qui sont nécessairement innées, sinon la théorie ne pourrait pas garantir l'intercompréhension.

L'observation de l'usage

Mais quelle est l'alternative ? se demande peut-être le lecteur. L'observation des corpus montre que le verbe *commencer* apparaît dans un grand nombre de structures syntaxiques, dont les plus fréquentes sont les structures infinitive (*ils ont commencé à travailler*) et ergative (*les travaux ont commencé*)⁵. Dans la structure nominale (*ils ont commencé les travaux*), bien moins fréquente, les N sur lesquels porte l'action de *commencer* sont dans presque tous les cas des N procéduraux sur le mode du *faire exister* : l'action de *commencer* quelque chose (par exemple une chanson) fait que cette chose commence à exister. Il y a très peu d'exemples authentiques où le verbe *commencer* a le sens de *parcours* (*il a commencé le livre*, dans le sens de *lire*)⁶. Un exemple qui a fait couler beaucoup d'encre est celui du public et de la symphonie. Alors que *l'orchestre commence la symphonie* est bon, ce n'est pas le cas de *le public commence la symphonie* (dans le sens d'*écouter*), et *le chef d'orchestre commence la symphonie* est tangent. Pourquoi ?

Les mots ne nous sont pas donnés isolément, mais avec leur cortège d'usages. On peut les utiliser soit en conformité avec l'usage habituel, soit de manière créative. L'observation de l'usage montre qu'on peut utiliser le verbe *commencer* avec n'importe quel procès ou état exprimé par un infinitif, ou bien avec n'importe quel objet dénommé qui possède une dimension procédurale, à condition que le fait de le commencer le fasse exister, ce qui exclut un usage qui aurait par exemple le sens d'*écouter*. Un orchestre peut commencer à faire exister une symphonie, un chef d'orchestre, à la rigueur, mais notre hésitation vient du fait qu'il ne peut la faire exister tout seul. Quant au public, il ne peut pas faire exister la symphonie, et nous ne pouvons utiliser *commencer* ainsi. Sauf de manière créative, par exemple dans un roman de science-fiction, où les ondes mentales du public permettraient de créer des symphonies, ou bien pour attribuer discursivement telle ou telle caractéristique à l'agent ou au patient de *commencer*. On peut par exemple vouloir dire par l'antiphrase ironique *le public commença la symphonie* qu'on donne trop d'importance au public, et que ce qui compte avant tout, c'est l'orchestre.

Ce point de vue se distingue de l'approche essentialiste par deux différences fondamentales. D'abord, au niveau de la méthode, il repose sur l'observation de

5. Voir Frath Pierre (2008) : « Pour *commencer*, il faut arrêter de décoder : plaidoyer pour une linguistique sans métaphysique », *Journal of French Language Studies*, 2008 (18.2), Cambridge University Press. Frath Pierre (2002) : « Etude du verbe '*commencer*' en contexte », *Journal of French Language Studies*, 12.2 (2002), pp 169-180, Cambridge University Press.
6. Pour la distinction entre le *faire exister* et la notion de *parcours*, voir Kleiber G. (1999) : *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.

l'*usage* et non simplement d'exemples. Ensuite, il réintègre le *je*. C'est bien le *je* qui peut éventuellement déclarer que le public a commencé la symphonie s'il pense que nous pouvons comprendre cette phrase par rapport à notre expérience collective du monde. **Ce n'est pas le cerveau qui gère un ensemble de représentations contenues dans la substance des mots et de la langue.**

L'ego

On pose ainsi l'existence d'un *je* qui pense et qui parle (et non d'une mécanique qui le fait à sa place), d'un *monde réel* extérieur au *je* (et non d'un ensemble autistique de concepts qui peuplerait nos cerveaux de par la grâce de Dieu, ou du génome), d'une communauté linguistique à même de comprendre ce que *je* dis (et non un déclenchement de mécanismes chez autrui par décodage de la parole), et d'une langue faite de signes (et non d'un code). Développons un peu ces points.

L'*ego* peut être défini comme une *portion d'univers* qui se considère comme une entité. Ce n'est pas l'apanage des humains : tout être vivant doit nécessairement avoir conscience d'une différence entre ce qui est lui et ce qui n'est pas lui. Sinon, il ne pourrait ni se nourrir, ni se protéger, et ce serait la mort, c'est-à-dire la disparition de la frontière entre l'être vivant et le monde environnant. (*Et poussière, tu redeviendras poussière*). La quête de la nourriture et la fuite devant le danger ne se conçoivent d'ailleurs que s'il y a une entité délimitée à nourrir et à protéger.

L'acceptation pleine et entière de l'*ego* permet déjà de résoudre un problème qui avait préoccupé Descartes, et qui continue de préoccuper certains philosophes de l'esprit actuels, à savoir la jonction entre l'âme et le corps. Les versions les plus naturalistes du cognitivisme⁷ considèrent la conscience comme une entité émergente. Elle serait une production du cerveau, donc de la matière, qui en retour est en mesure d'agir sur la matière, par exemple en déterminant des comportements. Il reste qu'une fois « émergé », l'esprit jouit bel et bien d'une existence séparée, et la théorie est clairement dualiste. Descartes situait la jonction entre l'âme et le corps au niveau de la glande pinéale ; pour Eccles et Popper, elle est explicable par la théorie des *quanta*. Notons toutefois que si même une bactérie est capable d'ingérer de la nourriture et de se déplacer, il serait peut-être bon de ramener à des proportions plus raisonnables cette question de l'action de l'esprit sur la matière. La vie, c'est le *je*, c'est-à-dire des entités qui ont, de quelque manière, conscience d'elles-mêmes et qui sont capables d'agir sur le monde. Cela ne nécessite pas la distinction entre le corps et l'esprit, surtout si elle est faite par inadvertance, comme dans les sciences cognitives.

7. Il existe des versions plus spiritualistes du dualisme, comme le « trialisme » d'Eccles et Popper, ou le panpsychisme d'un Chalmers, qui considère que même un thermostat est doué d'une sorte de conscience (voir Searle John R. 1997, 1999 : *Le mystère de la conscience*. Traduit de l'anglais par Claudine Tiercelin. Editions Odile Jacob. 1^{ère} publication : 1997, Granta Books).

Dénomination et référence

Pour se nourrir, se protéger et se reproduire, le *je* doit pouvoir *lire des signes* dans son environnement : il faut être capable de repérer la nourriture, le danger, et pour certaines espèces, des congénères de l'autre sexe pour la reproduction. Tout être vivant porte sur le monde, c'est-à-dire ce qui n'est pas lui, un regard tourné vers un but. Un objet n'est perçu qu'en tant qu'il est un signe pour l'être vivant. La tique se perche sur une fougère et attend le passage d'un être à sang chaud, qui est du coup un signe « compris » d'une certaine manière. Elle « comprend » sans doute encore d'autres signes, dans les limites que lui impose sa nature de tique, par exemple ceux qui peuvent lui indiquer l'approche d'une proie. La compréhension de ces signes se fait-elle par activation de concepts, de sèmes, d'universaux, de règles dans son système nerveux ? C'est-à-dire, pour comprendre que la nourriture est là, faut-il que cette présence soit doublée intérieurement par un mécanisme ? N'est-il pas plus simple d'admettre que le signe perçu globalement est suffisant pour déclencher le saut sur la proie ? Autrement dit, si le signe est le signe de quelque chose d'extérieur, alors la prise en compte des signes par l'être vivant constitue *ipso facto* une sorte de prise en compte d'un monde où l'action devient possible.

Les hommes ne sont pas les seuls à se servir de signes pour communiquer. Un cri d'alarme lancé par un canard à l'intention de ses congénères à l'approche d'un chasseur est un signe, mais à la différence des signes linguistiques, il est consubstantiel à une situation : *il n'est pas le **nom** du danger représenté par le chasseur*. Les canards ne peuvent pas pousser ce cri en dehors d'une situation où un chasseur arrive effectivement sous peine de le vider de son sens. Ils ne peuvent donc pas l'enseigner ou l'évoquer collectivement de quelque manière que ce soit. Ils ne peuvent rien en dire : Wittgenstein dirait que les cris des canards ne sont pas des jeux de langage.

Les signes linguistiques prennent leur sens dans l'usage, comme les cris des animaux, mais à la différence de ces derniers, ils peuvent référer à une variété d'objets de notre expérience, même en dehors de leur présence *hic et nunc*, et ils peuvent faire eux-mêmes l'objet de commentaires divers et variés, ou entrer dans la composition de commentaires discursifs. Ce sont ces deux attributs qui caractérisent la *dénomination* linguistique, à savoir la désignation multiple (catégorisante) des *référents* et la capacité à être utilisée dans des jeux de langage. Tout usage discursif d'une dénomination, par exemple du verbe *commencer*, signifie que nous faisons entrer les objets désignés en discours (*commencer mon travail*, par exemple) dans la catégorie de ceux dont nous parlons ainsi habituellement, soit parce nous leur trouvons des ressemblances (*j'ai commencé mon travail* ressemble à nos usages antérieurs de ce verbe), soit parce que nous voulons l'établir (comme dans l'exemple de science-fiction ci-dessus), ou montrer qu'on ne peut pas l'établir (comme dans *le public commença la symphonie*).

Les dénominations nous sont données avec leurs usages, et elles sont d'abord le signe qu'il existe des éléments de notre expérience collective que l'on nomme ainsi. Le monde est sans doute rempli d'objets divers et variés que nous n'avons

pas délimités, et donc pas nommés : ils n'existent pas pour nous. Inversement, il n'y a pas de formes linguistiques sans usage, c'est-à-dire sans l'*habitude sociale* de les utiliser de telle ou telle manière. Une exclamation ou un gémissement sont des formes prononcées avec l'appareil phonatoire, mais nous ne les considérons pas comme linguistiques. Nous pouvons éventuellement les interpréter comme des signes, de surprise ou de douleur par exemple, tout comme nous interprétons la fumée comme le signe du feu. Mais c'est là le cas des cris d'animaux. Si on pouvait dire : « *Dans tel cas tu émettras le gémissement X, dans tel autre cas le gémissement Y* », alors ils seraient nécessairement nommés (à la place de *X* et *Y*) et pourraient entrer dans des jeux de langage. Le signe *aïe* pour indiquer une douleur de faible intensité est effectivement un signe linguistique. Je pourrais dire : *son aïe n'était pas très convaincant*.

En conclusion

Nous pensons que la linguistique gagnerait beaucoup à abandonner les chimères platoniciennes du code au profit de l'observation de l'*usage*, notamment des corpus électroniques. L'observation permet des généralisations motivées et vérifiables par d'autres auteurs. Elles sont certes nécessairement incertaines, car toujours susceptibles d'être remises en cause par d'autres observations, mais c'est là le lot commun de toutes les sciences. Ensuite, au lieu de construire tout un monde parallèle intérieur d'hypothétiques entités théoriques, ce qui est une impasse métaphysique, il serait plus productif de considérer la *dénomination* dans sa réalité ontologique et référentielle (ce qui est nommé existe pour nous), en relation avec ce qui n'est pas nommé (ce que Peirce appelle des *interprétants*), mais que nous construisons en discours (*les jeux de langage* de Wittgenstein). Pour avoir pratiqué cette approche (voir dans cet ouvrage), nous pouvons dire qu'il n'y a pas de séparation nette entre ces deux types référentiels, mais plutôt un *continuum* d'entités dénominatives à géométrie variable imbriquées les unes dans les autres. Il y a là l'espoir de pouvoir formuler une grammaire sans règles, compatible avec une conception de notre être en tant que *sujet* qui parle et qui pense notre expérience commune, et non en tant qu'ensemble de mécanismes dont on ne comprend pas ce qui les déclenche, sauf à postuler un fantôme dans la machine.

Certes, le sujet reste une entité mystérieuse, mais pas plus que la vie et l'univers en général. Mais il vaut mieux sans doute un mystère pleinement assumé que la fausse clarté des explications par le code et les représentations, qui ne font que cacher le mystère derrière un discours qui n'a rien de scientifique.

Les articles du numéro

Les articles de ce numéro traitent tous de l'une et ou l'autre des problématiques développées dans cette introduction, à savoir la critique de l'essentialisme, la notion de dénomination, notamment phraséologique, l'analyse de l'usage, et la référence.

Le texte de **Georges Kleiber**, *Du sens aux choses en passant par la polysémie catégorielle*, commence par discuter une thèse sur la polysémie, celle de M.-L. Honeste, assez acceptée à l'heure actuelle, à savoir que la polysémie d'un mot comme *haut* ou *canard* ne s'explique pas par une multiplicité de sens plus ou moins liés, comme le voudraient les théories classiques, mais plutôt par *une seule catégorie mentale issue de l'expérience*, en mesure de produire des usages tels que *haut fonctionnaire*, *cette montagne est haute* ou *un haut salaire*. Même chose pour *canard*, qui peut désigner l'animal, un journal, ou bien encore, dans *faire un canard*, l'activité qui consiste à tremper un sucre dans de l'alcool. G. Kleiber fait plusieurs reproches à cette théorie, notamment que le choix des référents causaux est arbitraire : un plongeur fait un geste qui ressemble à celui du canard, sans qu'on puisse dire *faire un plongeur*. Également, elle manque de prédictibilité : si elle peut rendre compte de *haut fonctionnaire*, pourquoi ne peut-on qualifier de *haut* un homme de grande taille (**un homme haut*) ? Dans la seconde partie de son texte, G. Kleiber développe un point de vue dénominationnel, plus à même de rendre compte du sens, selon lui. Notre expérience individuelle du monde ne peut pas donner leur sens aux mots, sinon celle du plongeur pourrait nous inciter à créer l'expression *faire un plongeur* à la vue de quelqu'un qui fait un canard. Si nous fonctionnions tous ainsi, il est à craindre que nous cesserions vite de nous comprendre les uns les autres, chacun puisant dans son expérience les noms des choses. En réalité, *faire un canard* nomme *publiquement* une activité qui existe pour *nous*, même si elle n'est pas connue de *moi*. Lorsque je suis exposé à cette expression pour la première fois, j'apprends d'abord, du fait de la dénomination, l'existence sociale de cette pratique gastronomique : il ne s'agit pas d'un geste individuel comme je pourrais le penser si elle n'avait pas de nom. Le geste du canard qui plonge n'est en aucun cas à l'origine de ma compréhension de l'expression. Au contraire, ce n'est que lorsque ce lien ontologique entre le sucre trempé et la dénomination est établi que je suis en mesure d'en comprendre la construction et, éventuellement, d'en apprécier le côté facétieux.

L'article de **Pierre Frath**, *Qu'est-ce qu'une linguistique de la dénomination, de la référence et de l'usage?* essaie de cerner une manière plus productive d'aborder l'étude de la langue. L'auteur illustre son propos en s'attaquant au problème des *unités phraséologiques*, qu'il entreprend de spécifier à l'aide de généralisations abstraites à partir de l'observation de corpus. Il met ainsi en évidence deux types d'unités phraséologiques, aux fonctionnements très différents, et qui se distinguent à partir de critères observables réels. Cette classification pourrait prendre avantageusement la place des très nombreuses distinctions dont la littérature sur le sujet regorge, et qui ne contribuent pas peu à la difficulté de l'appréhension du problème. La notion de dénomination référentielle permet

d'éclaircir le paysage théorique en ce qu'elle distingue entre le donné, c'est-à-dire les unités qui existent dans la langue et dénomment des éléments de notre expérience, et celles qui sont construites autour d'un pivot à partir d'un paradigme généré par un élément séminal. Cette distinction entre le donné et le construit est banale en linguistique, mais elle est assez peu exploitée car elle contrevient au présupposé que la parole est produite par un code. Or, en l'absence de limite précise entre ce qui est codé et ce qui ne l'est pas, le codage tend à devenir hégémonique et nous incite à considérer toute activité linguistique sous l'angle du codage.

La généralisation à partir de l'observation est également l'ambition de **Christopher Gledhill** dans son article intitulé *Portée, Pivot, Paradigme : trois termes pour faire le point sur les expressions verbo-nominales*. Il procède à l'exploration de corpus pour examiner le problème de ce qu'on appelle généralement, et à tort à son avis, les verbes supports. L'auteur montre que les approches actuelles (l'énonciativisme, le générativisme et l'école du lexique-grammaire) ne font que décrire les expressions VN sur le plan formel, sans en expliquer la fonction textuelle ou sémiotique. Il propose de considérer les constructions VN, non pas comme des entités isolables, ni comme de simples relations collocationnelles entre un V et un N, mais comme des signes plus ou moins complexes constitués d'un pivot et d'un paradigme, et qui dépend pour son existence d'ensembles lexico-grammaticaux plus étendus. La généralisation qu'il formule s'inspire de la notion de portée empruntée à la grammaire systémique fonctionnelle de Michael Halliday. Elle propose une solution élégante et unifiée d'un problème qui a été vu jusqu'ici de façon trop catégorielle, comme si ces entités pouvaient avoir une existence « en soi », séparée du reste de la phrase.

Dans *Les différences, l'usage et les choses*, **Peter Blumenthal** propose une analyse des contextes de plusieurs mots appartenant à la langue générale (*chaise, joie, plaisir, ...*) et technique (*cellule*), avec une étude statistique de leurs collocations proches. Il met en garde contre deux dérives qui guettent la linguistique de corpus. La première est la tentation du listage, de la compilation, qui donne certes de nombreuses indications souvent fort utiles, mais sans qu'une compréhension du langage plus globale puisse être atteinte. Il faut donc parvenir à formuler un cadre explicatif global, ce que fait l'auteur en construisant un *potentiel catégoriel du mot* à partir de ses contextes. L'autre dérive possible est celle d'un retour par mégarde vers l'essentialisme, si, comme le font certains auteurs, on considère le sens comme la trace de l'usage. Un tel sens est certes abstrait de données réelles et non seulement d'exemples. Il n'en demeure pas moins qu'une fois formulé, cette trace de l'usage devient bel et bien la substance du mot, qui est alors nécessairement causale pour son emploi, ce qui n'est pas très éloigné des points de vue cognitifs classiques. Cette difficulté montre bien à quel point la pensée métaphysique domine notre réflexion, y compris chez ceux qui entreprennent de la critiquer.

Dans son texte sur *L'obscur référence*, **François Rastier** jette un œil critique sur les liens admis entre le monde, la pensée et le langage. Il rappelle que nous avons hérité des Anciens la notion que les signes représentent des concepts et que les concepts représentent des êtres : c'est le classique triangle sémiotique

repris et popularisé en 1923 par Ogden et Richards. Il en résulte que les mots n'ont de sens que parce que les choses ont de l'être. F. Rastier rejette cette notion : le sens ne peut pas, selon lui, être dans le monde (ni d'ailleurs dans notre réalité psychique), car cela entraîne inéluctablement des complications métaphysiques intenable : le sens des mots ne peut être garanti par l'existence des choses parce que nous n'avons pas d'accès aux choses *en soi*, indépendamment de nous. Où est le sens alors ? S'il n'est ni dans le monde réel ni dans le monde psychique, il ne peut alors qu'être dans les textes, c'est-à-dire dans la langue telle qu'elle est utilisée. F. Rastier prône alors une sémantique interprétative fondée sur la *valeur* des textes, où les faits et les référents sont inclus dans les cultures.

Le texte de **Julien Longhi**, *L'anticipation lexicale dans le processus de nomination en discours*, s'inscrit dans une tendance actuelle de la linguistique française, menée par Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti, qui ont formulé une *Théorie des Formes Sémantiques*. Elle distingue trois niveaux : les *motifs*, les *profils* et les *thèmes*. Les premiers sont constitués de formes microgénétiques, à savoir les morphèmes et le lexique, stabilisées et individuées au niveau des profils, en fonction de thèmes, c'est-à-dire ce dont on parle. Leur agencement est conçu dans une perspective dynamique, non-étapiste, qui exclut des mécanismes allant du plus simple au plus complexe. Il y aurait des va-et-vient entre les trois niveaux, qui aboutissent finalement à l'énoncé. Il y a là certainement une intéressante prise en compte de la complexité, dont les théories formelles peuvent difficilement rendre compte.